

se laissant aimer, vivant dans une sorte de somnambulisme charmé, la Tzigane assistait, comme s'il ne se fût pas agi d'elle-même, aux préparatifs de ce mariage futur qui était le sien.

Le prince avec une impatience de fiancé de vingt ans pressait cette union qui faisait sa joie. Il l'avait annoncée à ce tout-Paris à la fois Pasisien et exotique dont il faisait partie, et c'était un événement dans le high-life étranger que ce mariage de Magyar avec la Tzigane. Il y avait là comme un parfum de roman chevaleresque dont on louait beaucoup le prince Andras, assez riche et assez indépendant pour épouser, s'il l'eût voulu, une bergère, comme les rois des contes de fées.

—Est-ce assez gentil ? Est-ce assez charmant ? répétait la petite baronne Dinati enthousiasmée. Jacquemin, mon cher ami, je vous donnerai encore tous les détails de la première rencontre... Vous ferez avec cela une *journée parisienne* délicieuse... délicieuse !...

La petite baronne Dinati était presque aussi vivement que le prince enchantée de l'aventure. A la bonne heure, ce Zilah ! Voilà un homme ! Il apportait en dot à la Tzigane les plus beaux diamants du monde, ces diamants des Zilah que le prince Josef mettait parfois dédaigneusement à son uniforme des hussards lorsqu'il chargeait les cuirassiers prussiens de Zietzen, certain d'éviter les coups de sabre et de ne pas perdre une seule de ses pierres durant le combat. On racontait au surplus que Marsa, fort riche aussi, ne voulait accepter du prince aucun joyau. C'était sa coquetterie ! Les opales de l'agrafe d'argent lui suffisaient.

—Vous savez bien, Jacquemin ?... Les fameuses opales de la Tzigane ? Notez, notez tout ça !

—Oui, ça a assez de *chic* ! répondait Jacquemin. C'est un peu romance... mais ça a du panache ! Ça en a même un peu de trop ! Les boulevardiers n'y croient pas !... N'importe, je note, je note !

Le reporter n'avait du reste rien à "noter." L'histoire très connue du monde parisien, avait déjà couru les chroniques.

On avait annoncé la partie de bateau comme une *première* à sensation.

Cette fête des fiançailles donnée par le prince à bord du vapeur, sur la Seine, avec les musiciens tziganes jouant leurs airs nationaux, ajoutait décidément au prestige romanesque d'Andras Zilah. Il n'y avait pas une jeune fille à marier qui n'en fût éprise quelque peu. Les mères le regrettaient, enviant cette chance inattendue de la Tzigane.

—C'est étonnant comme les mamans sont jalouses ! disait gaiement la baronne Dinati. On me fera payer cher d'avoir été *marieuse*... Mais j'en suis fière, très fière ! Il a bon goût, Zilah, voilà tout... Et quant à lui, j'en aurais été folle, absolument folle, si je n'avais pas à m'occuper de mes invités ! Un salon, c'est aussi absorbant qu'un mari !

Sur le bateau, depuis que la petite baronne lui avait conté le roman de la Tzigane et de Zilah, Paul Jacquemin ne quittait pas la *marieuse*. Il la suivait de l'avant à l'arrière, marchant presque sur sa traîne. Il lui fallait encore la description des toilettes de la mariée, celle de la baronne, la généalogie de l'oncle Vogotzine, les prénoms de l'ami Varhély.

Il avait déjà donné, sur le bateau, un coup d'œil au menu, et l'avait déclaré très bien compris, très *correct*, très *pur*.

Le steamer, maintenant, était du reste complet, et le prince Zilah avait fait les honneurs de son bord à tous ses hôtes. On allait se mettre en marche, et le bateau quittait la rive, ses drapeaux se déployant avec une sorte de coquetterie pleine de bravoure, tandis que les musiciens tziganes redoublaient de vivacité ardente pour jeter au vent les notes vibrantes, précipitées et colères, de la *Marsche de Rakoczy*, cet air de triomphe qui, pour

Zilah, saluait ses fiançailles comme il avait salué es funérailles de son père.

## VII

—On part !... On est parti ! criait gaiement la petite baronne.

—Pourvu que nous ne fassions pas naufrage ! lisait Jacquemin.

Et il inventait, fort drôlement, tout une série d'aventures possibles, des drôleries d'ateliers, où les ours blancs, des banquises, des bouffonneries de rapin amusaient la galerie :

—Un sujet de nouvelle pour le "Journal des Voyages" : le "Naufrage des Fiancés !"

Et à mesure qu'on s'enfonçait loin de Paris, dépassant les quais de Passy, les guinguettes du Point-du-Jour, un mouvement de fourmilière se faisait sur le bateau où Chevet surveillait le couvert rapidement installé, les tables plantées en fer à cheval, la blancheur crue des nappes répondant nettement au bleu clair du ciel.

Le pilote, debout à l'arrière, son uniforme sombre se détachant sur les trois couleurs du drapeau, regardait ce gai branle-bas, sous la tente de toile verte qui jetait ses reflets aux linges et aux verres. On disposait, autour des tables, une longue couverture de drap sur lequel allaient s'asseoir les hôtes du prince ; et autour de la nappe blanche où les fruits jetaient leurs notes d'or ou d'éméraudes, chacun s'asseyait, le prince Andras plaçant à ses côtés la belle Marsa, et la petite baronne Dinati, mourant de faim. Michel Menko, éloigné d'eux, semblait chercher le regard de Marsa Laszlo.

Alors, parmi ces élégantes, en rupture de Paris, ces jolies femmes en toilettes claires, c'était une fête de gaieté et de rires dans le plein air du fleuve. Et tandis que le vent faisait claquer joyeusement les rideaux et les stores, le bateau s'enfonçait dans le paysage, rasant l'eau glauque où le soleil reflétait les ombres allongées des trembles, la chevelure des saules de la rive, les nuages blanc flottant dans le ciel clair.

De temps à autre, une voix poussait quelque petit cri d'admiration devant le panorama déroulé, le coin de rivage aperçu, la montée de Suresnes, les usines noires de Saint-Denis avec leurs cheminées hautes, les longs toits plats des hangars sombres, les villas et les bouchons d'Asnières, les côtes de Marly, ponctués de maisonnettes blanches apparaissant dans un tas de vert que dominait le grand aqueduc gris.

—Ah ! que c'est joli ! Mais c'est charmant !...

—Non, ça devient laid !

—Est-ce drôle ! Nous ne connaissons pas tout ça ! Si nous *inventons* les environs de Paris ?

—Mesdames et messieurs, criait pardessus les autres voix Jacquemin,—que Zilah ne connaissait pas et à qui la petite baronne avait fait donner une des premières invitations,—nous entrons maintenant dans les pays sauvages !... C'est l'Odéon ou le Kamschatska, je ne sais pas au juste ! Mais il doit y avoir des anthropophages !...

Ces bords parisiens, d'une coquetterie exquise, avec des coins poudreux parfois, des aspects presque malades mais attirants, de l'herbe brûlée, des gazons semés de débris de repas ou d'écorces de pétards noirs et vides, ces champs où apparaissaient, avec leurs pantalons rouges, des soldats flâneurs qui laissaient pendre leurs godillots au dessus de l'eau, et taillaient lentement des baguettes, ces tableautins de la banlieue de Paris, qui leur rappelaient les tableaux du Salon, amusaient ces curieuses, habituées au fracas poudreux de la ville, aux boulevards, aux bars à la mode, aux tables d'hôte et aux *premières*.

Placée entre le prince et le Japonais en veston, en face de Varhély et du général Vogotzine, la petite baronne Dinati ne perdait ni une bouchée ni une gorgée du déjeuner. Le prince Andras n'avait

pas épargné le *tokai*, le vin de sucre et de feu dont les Hongrois disent fièrement : "Il a la couleur et le prix de l'or." Et le *tokai* disparaissait sous les moustaches du général russe comme dans un entonnoir.

Tout en y trempant ses saines lèvres rouges, la petite baronne, avide d'augmenter ses connaissances culinaires, interrogeait son voisin, le Japonais, et lui demandait la recette de certains mets, que le petit homme en bronze lui avait fait goûter, dans un diner donné à l'ambassade.

—Envoyez-moi donc cela, Yamada !... Je donnerai la formule à mon cuisinier. Rien ne m'amuse comme d'offrir à mes convives une cuisine exotique. Ça leur emporte la bouche quelquefois. C'est très gai... Je vous donnerai la recette aussi, Jacquemin !... Oh ! un drôle de plat ! On a la sensation d'être empoisonné !

—Comme dans *Lucrece Borgia*, dit le Japonais de Paris en riant de son rire de figurine de bronze.

—Vous connaissez *Lucrece Borgia* ?

—On l'a jouée à Yokohama. Oh ! nous ne sommes plus des sauvages, baronne, plus du tout ! Si vous voulez des ignorants, adressez-vous aux Chinois !

Le petit Japonais était fier de paraître aussi profondément au courant des choses d'Europe. Ses yeux en vrille cherchaient malicieusement, là-bas, l'approbation du regard de Paul Jacquemin ou de Michel Menko. Mais le Hongrois n'écoutait ni ne regardait Yamada. Il était tout entier absorbé par Marsa, et, la bouche un peu crispée, il jetait de temps à autre des coups d'œil bizarres sur la belle jeune fille vers qui se penchait Andras et qui, très calme, presque grave, mais évidemment heureuse, flattée de l'amour d'un tel homme, répondait au prince par un sourire doux, qui éclairait rapidement ses beaux traits réguliers.

Une sorte de grâce orientale enveloppait cette Marsa, souple comme une liane hindoue, avec un sourire d'Arabe dans ses yeux noirs. Des paupières longues, comparables à une frange ou à un voile, s'abaissaient, lentes, sur le velours du regard, et leur double ligne diaprée donnait à ces prunelles calmes une ombre et un soulignement inquiétants.

Toute cette beauté, Michel Menko la détaillait et l'admirait et, ne voyant que Marsa sur ce bateau, le jeune homme, évidemment, souffrait, souffrait cruellement, les yeux invinciblement attirés pourtant par cette femme. Il fermait les yeux quelquefois, et voyait passer dans cette ombre soudaine, sur un fond rouge, des visions mauvaises.

(A suivre.)

### Décisions judiciaires concernant les journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne prouve "prima facie" d'intention de fraude.